

Sur la signification historique de la Russie,

discours

prononcé à l'Université Impériale de
Dorpat,

le 21 Avril,

jour de Nom de Sa Majesté Impé-
riale l'Impératrice

ALEXANDRA FÉODOROWNA,

p a r

Michel Rosberg,

professeur de littérature et de langue russe.



Dorpat.

Imprimerie de J. C. Schönmann.

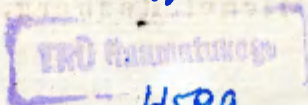
1837.

Der Druck ist unter der Bedingung gestattet, daß nach
Vollendung desselben die gesetzlich bestimmte Anzahl von
Exemplaren an die Censur-Comität abgeliefert werde.

Dorpat, den 13. Mai 1837.

Censor Friedr. Erdmann.

Est.



4599

Dédié

A. Son Excellence,

Monsieur le Comte de Woronzow,

aide-de camp-général, Général en chef d'infanterie, Membre
du Conseil d'état, Chevalier grand' croix de tous les ordres
de l'Empire et de plusieurs ordres étrangers, Gouverneur-Gé-
néral de la Nouvelle-Russie et de Bessarabie.

Le peuple russe n'est pas une bagatelle.

Napoléon.

La Russie, jeune encore au milieu du vieux continent, grandit depuis un siècle avec une rapidité singulière. Son avenir est d'un poids immense dans nos destinées.

Les destins de la Russie sont aujourd'hui le champ ouvert à toutes les méditations. Ces terres du septentrion ont déjà plusieurs fois jeté le torrent de leurs peuples à travers l'Europe et l'Asie. Les Français de ce temps ont vu, entre autres merveilles, paître dans les gazons des Tuileries des chevaux qui avaient coutume de brouter l'herbe au pied de la grande muraille de la Chine.

Victor Hugo.

Messieurs,

La solennité qui nous rassemble, consacrée à une fête de la maison Impériale, fête de famille pour toute la Russie, doit naturellement élever nos pensées vers les destinées de notre glorieuse patrie; de cet Empire immense, dont un écrivain célèbre a dit avec raison, qu'il fallait le considérer non comme un État à l'instar des autres, mais comme une nouvelle partie du monde.

En effet, si l'on envisage sa position géographique presque inattaquable, l'étendue énorme de ses domaines, ses ressources inépuisables, la variété de ses climats propres à toutes les cultures, les mers qui la baignent, les grands fleuves qui la sillonnent dans tous les sens, sa population laborieuse, intelligente et brave, parlant l'une des plus belles langues qui aient résonné sur la terre: on est porté à croire que

la Russie occupe une place importante dans l'organisme général de l'humanité. Les fastes de l'Histoire confirment cette opinion devenue commune même à ceux de nos ennemis que les passions n'aveuglent pas complètement. — Le bruit de nos armes a retenti dans les déserts glacés de la Laponie, sur les bords du Pô, de la Seine et de l'Euphrate, sur les flots de l'Archipel, sous les murs de Constantinople, au pied de l'Arrarat et en Amérique.

Certes, une puissance douée d'une action extérieure aussi prodigieuse, ne peut exister en vain; elle doit avoir une mission providentielle qu'elle remplit en passant par les phases diverses de son développement physique, politique et moral. Selon toutes les apparences, la Russie est appelée à vider les sanglantes dissensions de l'Occident avec l'Orient; à concilier leurs différends; à terminer leur long procès, et à fondre dans son vaste sein les éléments hétérogènes des deux parties belligérantes.

Hérodote, historien plutôt poète que philosophe, a le premier observé la lutte de l'Europe avec l'Asie. Cette lutte n'est pas acciden-

telle; elle ne dérive ni de l'ambition des hommes, ni des effets du hasard — causes secondaires et fortuites. La lutte est nécessaire, inévitable. C'est la guerre de deux civilisations différentes, de deux tendances opposées: la guerre du génie occidental contre le génie de l'orient. Ils se combattent depuis une époque fort reculée et chacun d'eux cherche à désarmer son rival. Quels seront les résultats définitifs d'un semblable antagonisme? Qui restera désormais vainqueur ou vaincu? La philosophie de l'histoire ne prédit pas l'avenir, ne pénètre pas dans les mystères de la Providence. Elle ne peut que déterminer, en suivant la marche des événements, la loi probable qui se manifeste dans la lutte dont nous venons de parler, et la règle suivie par les révolutions qui en dépendent.

Or, cette loi, cette règle, — nous ne craignons pas de le dire, — est la puissance toujours croissante du monde septentrional, la supériorité graduelle de l'Europe sur l'Asie, de l'Occident sur l'Orient. — Parcourons rapidement le développement progressif de l'histoire.

Le monde Européen naît en Grèce; ici

commence la rébellion de l'Occident contre l'Orient. La Grèce, 1500 ans avant notre ère, appartient presque en entier aux colonies Orientales. Tout y est Égyptien, Phrygien, tout en un mot respire l'Asie. La race Hellène, les descendants de Japet et de Prométhée accourent du fond du Nord et troublent la paix de la civilisation stationnaire. Ils triomphent par les armes, comme le Nord triomphe toujours du Midi par ce moyen; mais bientôt les mœurs orientales les subjugent peu à peu; ils deviennent la proie de l'Asie. Soudain paraissent les Héraclides. Nourris dans les coutumes et l'esprit du Nord, ils recommencent le soulèvement de l'Occident, et font pour la Grèce ce que les Carlovingiens firent plus tard pour la France. Les Héraclides ramènent en Grèce l'esprit Occidental, comme les Carlovingiens ont jadis ramené en France la domination de l'esprit Germanique. Ils arrêtent la Grèce sur la pente vers la civilisation d'Asie, comme les Carlovingiens arrêterent la France sur la pente vers la vieille civilisation Romaine. Ils lui créent de nouvelles destinées. Depuis l'époque des Héraclides il y a déjà une Europe, il y a un

monde de l'Occident, faible encore il est vrai et contenu dans une contrée fort circonscrite, mais capable de soutenir les attaques de son rival et obstinément attaché à ses usages.

La guerre de Médie prouve notre assertion d'une manière éclatante. L'Orient, irrité par la résistance de cette Europe débile en apparence, lance contre elle ses innombrables armées. Il veut écraser le monde naissant de l'Occident par tout le poids du monde Asiatique. Il est vaincu à Marathon, Salamine, Platée, — insignifiantes batailles si l'on ne voit que le nombre des vainqueurs, mais importantes et mémorables, si l'on considère leurs résultats, car elles ont décidé du sort de la civilisation moderne. Et Dieu, qui dispense la gloire aux actions humaines, en tant qu'elles se rapportent plus ou moins aux buts de sa Providence, accorda aux victoires des Grecs une gloire immortelle.

Défait à Salamine et Platée, l'Orient recourut à son procédé ordinaire: il temporisa et se mit à corrompre. Bientôt la Grèce pencha de nouveau vers l'Asie. Le Grand Roi, après la paix d'Antalcidas, dispose de la Grèce à sa

volonté. Que deviendra le monde Européen? Ne craignez rien pour lui: au Nord, comme toujours, s'élève la puissance Macédonienne, appelée à porter ses armes dans le sein même de l'Asie. Mais l'oeuvre de cette puissance est grande, sans être durable. Les successeurs d'Alexandre se livrent moralement à ceux qu'ils ont terrassé par la force. Les Ptolémée, les Séleucus ne sont que des souverains Orientaux, à l'instar des monarques de Perse et de Lydie. L'Orient, refoulé un moment par l'Occident, revient, saisit son rival et s'apprête à l'étreindre. Paraît Rome — l'Orient est vaincu derechef. Chaque fois ses pertes sont plus sensibles, ses défaites plus considérables; cependant il conserve encore sa prééminence, et s'il ne sait pas vaincre, du moins il sait absorber ses vainqueurs.

Sur quoi repose cette supériorité qui survit à tant de désastres? Sur une circonstance décisive: l'Orient a pour lui la majorité des nations civilisées. Quels sont les peuples alors imbus de l'esprit européen? — Les Grecs et les Romains. La Grèce et l'Italie composaient toute l'Europe; et dans cette Europe si restreinte

combien d'institutions purement Asiatiques! L'esclavage, la servitude domestique des femmes, et bientôt à Rome le despotisme. Voyez, au contraire, la masse de pays professant l'esprit opposé! L'Égypte, la Syrie, le Pont, l'Arménie, les colonies Grecques dans l'Asie Mineure qui de jour en jour devenaient plus Orientales sous le rapport des usages, des principes sociaux et de la religion. L'Orient enveloppait donc en son vaste réseau la majorité quantitative des nations policées, et même dans le monde Européen la majorité des idées lui appartenait exclusivement.

Voilà ce qui explique la suprématie de l'Orient dans l'antiquité et la force prodigieuse avec laquelle il absorba, les uns après les autres, tous ses vainqueurs — Grecs, Macédoniens, Romains. Rome est sa dernière, sa plus riche proie, et remarquez bien les siècles qu'il employa pour l'assujettir, depuis Lucullus, le premier Romain Asiatique, jusqu'à Dioclétien, sous le règne duquel la dégénération fut consommée. Non seulement l'Orient perdit beaucoup de temps, il lui fallut en outre se soumettre à de graves sacrifices. Comparez l'absorb-

tion de la puissance Macédonienne avec l'absorption de Rome. La différence est énorme! Combien la première, je ne dirais pas a été plus rapide, mais plus éclatante, plus complète que la seconde! A l'époque de la transformation Macédonienne, l'esclavage d'une part, et l'asservissement des femmes — de l'autre, subsistent encore intacts. A l'époque de la transformation Romaine, l'esclavage chancelle et les femmes sont émancipées. Cette absorption incomplète, difficile, montre que l'énergie de la civilisation Asiatique commençait déjà à décroître, et que la civilisation Européenne croissait et se fortifiait continuellement. La période historique, dont nous parlons, présente quelque chose de mixte: le monde offrait un ensemble moitié-Asiatique, moitié-Européen; un mélange plutôt qu'une assimilation. Il est curieux d'observer un pareil état de la société dans la succession progressive des Empereurs Romains. Les deux tendances ennemies qui luttent dans la cité — l'esprit oriental et l'esprit de l'Occident, ont tour-à-tour des Empereurs, chacun, de son école. Adrien appartient

à l'école d'Asie, Marc-Aurèle — à l'école Européenne.

Le Christianisme, au commencement, n'eut aucune influence marquante sur cette situation indéterminée. Sa lumière ne se répandait que lentement. Les idées des premiers Chrétiens, il est vrai, penchaient pour l'Europe, cependant eux mêmes étaient originaires d'Asie. Sous le sacerdoce des Papes l'Église prit ensuite une teinte franchement Européenne; mais les Papes alors signifiaient peu. La religion Chrétienne ne dominait pas encore en Europe, et Rome devenait de plus en plus orientale. Constantin jetait les fondements de Constantinople, et là érigeait le trône de l'Empire sur la dernière limite de l'Occident. L'Orient, affaibli, épuisé dans ses forces, prévalait cependant toujours: la majorité étoit toujours de son côté. Les Gaules et l'Allemagne, en partie gagnés à la civilisation occidentale, ne compensaient pas, il s'en faut de beaucoup, la désertion presque totale et décisive de l'Empire Romain.

La société ne pouvait guère rester dans cette incertitude. L'Orient se trouvait mêlé avec l'Europe. Les deux mondes opposés se

fatiguaient par un frottement mutuel et perdaient de leur consistance intrinsèque. Il fallait ou que l'un accabla l'autre, ou que tous les deux recourussent à leur génie naturel. Cette tendance se manifesta par deux événements mémorables: l'un, — purement Européen — l'invasion des barbares, l'autre — purement asiatique — la loi de Mahomet.

Dans l'état de crise que nous avons signalé, l'Europe courut de grands dangers, car son élan était paralysé, et s'est pourquoi l'explosion eut lieu d'abord en elle. Les Barbares accoururent des profondeurs du Nord. Alors l'Europe fut encore une fois fondée, mais d'une manière plus durable qu'aux temps des Héraclides, l'Alexandre ou de Rome. Mille-cinq-cens ans d'indépendance et la suprématie actuelle de l'Occident sur l'Orient, prouvent sans réplique la stabilité de cette nouvelle fondation.

L'irruption des Barbares ne concilia pas immédiatement à l'Europe la majorité des voix dans l'Univers; mais du moins il y eut égalité: la civilisation moderne dès cette époque, ayant pour elle la France, l'Angleterre, l'Espagne et l'Allemagne, lutta hardiement contre la civili-

sation ennemie, qui ne put désormais ni la vaincre, ni la soumettre à son influence. Cet équilibre dura environ quinze siècles. La Russie jeta enfin son glaive dans la balance, en entrant dans la sphère commune. Alors du côté de l'Europe passa la majorité et la prééminence qui en est la suite.

L'Orient, brusquement refoulé par l'Europe au temps de l'invasion des Barbares, ne tarda pas à se venger. Au septième siècle paraît Mahomet. Mahomet est la plus brillante réaction de l'Orient contre la civilisation Occidentale: c'est le retour à l'esclavage, à l'asservissement des femmes, aux institutions qui forment la base même de l'Orient. Mahomet délivra l'Asie de tout ce qu'elle avait d'Européen, comme les Barbares délivrèrent l'Europe de tout ce qu'elle avait d'Asiatique.

Depuis ces événements, les deux civilisations rivales sont en présence, s'observent, luttent continuellement, et la victoire reste longtemps indécise. Les conquêtes des Arabes font payer cher l'invasion des Barbares; les croisades sont des représailles aux conquêtes des Arabes, et les guerres des Turcs, enfin,

des représailles aux croisades. Effectivement, dès le commencement de la nouvelle période, les deux mondes opposés ne cessent de s'entrechoquer. Mais, pendant mille-cinq-cens ans aucun d'eux ne peut absorber l'autre. Quelle en est la cause? La parité des forces. Une condition absolue de la défaite est l'inégalité des moyens. Anciennement, l'Orient triomphait de l'Occident, parceque la prééminence et la majorité résidaient de son côté. Quand vinrent les Barbares; quand l'Europe brigua dans l'univers l'égalité des ressources; alors l'Orient perdit pour toujours sa supériorité, mais l'Europe ne l'avait pas encore acquise. De là l'équilibre et les vacillations de la lutte.

Au seizième siècle cet ordre de choses change. L'Europe s'accroît et se constitue. L'Orient tombe; la bravoure sauvage des Ottomans s'éteint peu à peu. La bataille de Lépante porte un coup funeste à la marine de l'Asie. Au dix-septième, — les victoires du Prince Eugène et de Sobiesky ébranlent de plus en plus le géant. Au dix-huitième, enfin, la Russie s'avance dans la lice, et l'Angleterre s'étend dans l'Inde. D'ici date la supériorité

que l'Europe a maintenant sur sa rivale. A peine cette prééminence s'est décidée en faveur de notre partie du monde, que l'Occident attaque l'Orient avec une violence impétueuse.

Deux moyens ont puissamment secondé l'irrésistible vigueur de ce mouvement : la force des armes et la force de la civilisation. L'Occident n'a pas oublié son antique prestance dans les combats ; — au surplus, ses moeurs et ses idées subjuguent les peuples qu'épargnent ses armes. La perfection des usages, des arts et des connaissances qui aidait naguère l'Orient à dompter ses vainqueurs actuels, fait à présent l'apanage de l'Europe victorieuse. Elle triomphe de l'Orient par la double autorité de la discipline et de la science.

Chose singulière, comme tous les événements durant les dernières soixante années favorisent merveilleusement cette conquête ! La Russie, appelée, à ce qu'il paraît, à remplir les volontés de la Providence sur les destinées de l'Orient, presse les Ottomans au Danube et dans l'Asie-Mineure, s'avance en Perse et au Nord-Est fait le commerce avec la Chine.

L'Angleterre s'agrandit dans l'Inde, et dirige ses guerriers, ses marchands, ses voyageurs dans le sein de l'empire Birman. Bonaparte conçoit le plan de conquérir l'Égypte, — et son but est atteint presque en même temps que conçu. La Grèce secoue le joug de la Turquie, brise ses chaînes séculaires, et, par une persévérance glorieuse, recouvre son indépendance. La flotte Turque est anéantie à Navarin. La Russie passe les Balkans et dicte la paix à Andrinople, sous les murs de l'ancienne Byzance. La Vallachie et la Moldavie sont affranchies de la domination Orientale. Enfin, comme les causes les plus insignifiantes produisent souvent de grands résultats, — quand tout fut déjà prêt, le Dey d'Alger donne un coup d'éventail au Consul de France, et voilà — la régence d'Alger convertie en colonie Française. Ajoutez à cela que la conviction, l'influence de nos idées en temps de paix font ce qu'en temps de guerre font nos armes, et de cette manière aucun instant n'est perdu pour le triomphe de la civilisation Européenne. La Turquie se soumet peu à peu à nos usages; l'Égypte s'instruit à notre école; en effet, par-

tout l'Orient cède à l'Europe; partout l'Europe armée ou savante presse et subjugué l'Orient.

Quel étonnant, quel magnifique spectacle se déroule à la vue et de l'enchaînement et de la marche de ces loix de la Providence! Lamartine chante en vers pompeux le gland jeté par les vents dans une fente de rocher; bientôt le gland devient arbrisseau, puis arbre, puis arbre immense, dont les rameaux ombragent toute la vallée. Il y a plus de trois mille ans, aussi un gland de chêne, un faible germe est tombé des sommets du Caucase et des mains de Prométhée dans un coin ignoré de la Grèce: — c'est le génie de l'Europe. Il a grandi; il s'est affermi malgré les orages, et maintenant il s'étend majestueusement sur l'Univers. Qu'elle est forte, qu'elle est grande, avec ses arts, ses loix, ses idées, avec la vapeur qui porte ses vaisseaux, avec le feu qui porte sa vengeance, cette Europe, qui, naguère, s'abritait toute entière sous les tentes des descendans d'Hellèn, dans quelque défilé des rochers de la Thessalie! Qu'il est beau de suivre le cours rapide de ce char de la civilisation moderne, où Prométhée plaça l'étincelle du feu divin,

comme l'aurore d'un soleil impérissable, et le lança dans l'espace des âges, pour éclairer le monde! Combien de pays illustrés pendant sa carrière de trente-cinq siècles! Combien il fraya et fraye encore de routes! Aujourd'hui il entre par vingt portes à la fois dans l'enceinte de l'Orient, tantôt avec le tonnerre de notre artillerie, tantôt avec les livres de nos savants. Qu'Éschyle paraisse — il ne chantra plus Prométhée chargé de chaînes, mais Prométhée triomphant.

Le rôle que notre patrie joue dans le grand drame de l'Histoire, excite un intérêt vif et puissant, car il se rattache aux intérêts majeurs du genre humain. L'humanité forme un corps harmonieux où chaque état figure un organe nécessaire à l'ensemble et remplit des fonctions déterminées. Dans l'ancien monde, on voit la Grèce, dans toutes ses créations, dans tous ses actes, manifester par excellence le phénomène du beau; — Rome — la force pratique et le droit. Dans le monde moderne — la France offre le modèle de la vie sociale, l'Allemagne exprime l'abstraction et l'étude, l'Angleterre présente la norme de l'industrie et

du commerce. Ces états, ces fonctions variées se résument en de grandes unités, empreintes d'un caractère commun et d'une individualité générale. Malgré ses divisions et ses vicissitudes, l'Europe a toujours reproduit le principe du mouvement, du progrès, du développement indéfini, en un mot le principe idéal ou intellectuel. L'Asie, au contraire, dans ses parties, dans les périodes successives de son existence nous montre le principe stationnaire, le principe de la matière et de la réalité. Or, deux éléments opposés doivent avoir un milieu où ils se confondent, un milieu qui les embrasse et qui en soit complètement distinct: ainsi, en fait de chimie, deux substances vont se perdre dans un produit où leurs qualités hétérogènes s'effacent, et qui ne les rappelle en rien.

En Orient, les gouvernements et les peuples paraissent également stationnaires; les révolutions n'y sont pour la plupart qu'extérieures: ce sont des conquêtes et des invasions qui troublent la surface de la société, sans pénétrer dans sa profondeur; elles produisent un bouleversement matériel, ou bien laissent intacte la position antérieure des choses. En Occident,

les gouvernements, généralement stationnaires, étaient aux prises avec des peuples progressifs. Voilà les causes principales des sanglants désordres, des commotions violentes, qui, à diverses époques, ont accompagné le pénible enfantement de la civilisation Européenne. En Russie, au contraire, c'est toujours le gouvernement qui a guidé la nation; c'est lui qui l'a perfectionné; c'est lui qui est à la tête de toutes les améliorations sociales. Ce caractère original de notre développement historique, patriarcal en même temps que progressif, étranger à l'Orient comme à l'Occident, fait notre force, notre gloire, notre bonheur et la base solide de notre puissance.

La Russie a d'autres destinées que l'Asie, d'autres destinées que l'Europe. Les fausses opinions, propagées sur son compte, dérivent de ce qu'on a souvent voulu lui appliquer des inductions et des méthodes qui ne lui allaient guère. Formée sous l'influence politique des Normands et l'influence morale de Constantinople déjà Orientale, elle présentait, même pendant la première époque de son histoire, les traits caractéristiques qui la signalent.

Obligée d'entrer en contact hostile avec les hordes Asiatiques, elle leur oppose d'abord une résistance passive; se soumet, les occupe, les absorbe par son étendue et sauve l'Occident de leur invasion. Sa réaction offensive ne commence que sous le règne de Démétrius Donskoy. — Une fois délivrée, elle se remet peu à peu de sa longue captivité; se constitue en état formidable; repousse l'agression Européenne des Polonais et plus tard de Charles XII., conquiert son rang parmi les nations policées, tout en portant de rudes coups à la Turquie, à la Perse. L'Europe, animée par le plus grand génie militaire des temps modernes — Napoléon, tente un dernier, un gigantesque effort, afin de la subjuguier à son action exclusive; mais la Russie l'arrête, la terrasse, renverse tous les obstacles; fait de nouveau pâlir le croissant; punit l'antique patrie des Darius; écrase la révolte de Pologne, — et, de cette manière, évitant les deux extrêmes, et en même temps les identifiant, leur servant de lien indissoluble, elle s'avance, inébranlable et fière, vers le but sublime que la Providence lui désigne.

Les Monarques Russes, fidèles à la grande

mission de leur Empire, l'ont conduit d'une main ferme à travers les orages et les écueils, et en favorisant les sciences, les arts, l'industrie, l'ont porté au comble de la gloire et de la prospérité. Pierre Premier, Catherine Seconde, Alexandre, Nicolas! quelle est le coeur assez ingrat pour méconnaître tout le bien que vous avez versé sur vos peuples? Mais c'est à l'éducation vraiment nationale des jeunes générations qu'un État doit confier le dépôt sacré de son avenir; or, les encouragements donnés par le Gouvernement à l'instruction publique, les mesures qu'il adopte pour son développement régulier, prouvent au monde la sollicitude paternelle de notre magnanime Souverain et la charité de Son Auguste Épouse, dont la sagesse veille sur le bonheur futur des familles, et dont les tendres soins adoucissent les peines des orphelins et des malheureux.
